

DE 1961 A 1977, PATRICK MACNEE A INCARNE AVEC ELEGANCE ET DESINVOLTURE L'AGENT SECRET LE PLUS DISTINGUE DU PETIT ECRAN, JOHN STEED, DANS « CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR », DEvenu UNE SERIE CULTE. TOUS LES EPISODES – EN DIX-HUIT CASSETTES – SONT EDITES EN VIDEO. A CETTE OCCASION, LE CELEBRE COMEDIEN BRITANNIQUE, INSTALLE EN CALIFORNIE, A RECU « PARIS MATCH » DANS SA MAISON DE PALM SPRINGS.

Pour des millions et des millions de téléspectateurs de cent trente pays du monde, vous resterez à jamais Jonathan Steed, le héros élégant et flegmatique du célèbre feuilleton britannique...

– Il vaut mieux qu'on se souvienne de moi, fût-ce pour une série de télévision archidiffusée, plutôt qu'on m'ait totalement oublié.

– Est-ce à dire que vous n'êtes pas très fier d'avoir joué pendant seize années consécutives dans cette série désormais culte ?

– Vous plaisantez, j'espère. Je suis ravi d'avoir incarné John Steed, d'avoir survécu à toutes ses aventures et d'avoir croisé quatre partenaires féminines délicieuses. Grâce à cela, je suis aujourd'hui, à 71 ans, devenu un monument historique qu'on vient visiter.

– Avez-vous eu le sentiment de vous lancer dans une aventure exceptionnelle dès le premier jour du tournage ?

– Pas du tout. A la lecture, le scénario était d'une totale imbécillité. A l'époque, en 1960, je travaillais comme producteur au Canada. J'avais même décidé d'abandonner ma carrière de comédien en Grande-Bretagne, qui ne me permettait plus de vivre à mon aise.

– Vous étiez donc sans le sou ?

– Peut-être pas sans le moindre penny, mais, lorsque le producteur de cette nouvelle série – que j'avais connu à Toronto – me proposa de servir de partenaire à son personnage principal, Steed n'étant pas, au début, le héros de l'histoire, j'ai accepté d'emblée, car il me promettait 50 livres par semaine.

– En somme, c'était au départ ce que c'était à l'arrivée : un



EC
LURE

N,

U

NT
S

E,
A

ions

us

t et

he

'on

as

ze

orie

is

e

i, à

OUS

ir

),

au

qui

ur

ais

le

ant

ire,



*Avec sa femme Barbara, veuve
du réalisateur Steve Sekely, qu'il appelle Baba et
qu'il a épousée il y a cinq ans, dans le
salon de leur maison de Palm Springs. Sur leurs
genoux : Edward, un york papillon, Victoria,
un griffon bruxellois.*

PATRICK MACNEE
"AUJOURD'HUI,
A 71 ANS, JE SUIS DEVENU
UN MONUMENT
HISTORIQUE QU'ON VIENT
VISITER"



"Par ma mère, je descends de Robin des Bois, mais mon père était alcoolique"

truc de dingues. Vous qui avez l'air tellement chic, et même un peu coincé...

- Comment ça, "coincé" ?
- Je veux dire à l'écran. Vous faites montre et preuve d'une apparence facéteuse, mais vous conservez en toute occasion un maintien toujours digne. Un peu comme si vous aviez un manche à balai, ou plutôt un parapluie, collé le long de la colonne vertébrale...
- Détrompez-vous ! A de multiples reprises, j'ai interprété des individus

ayant disjoncté et marchant même canément à côté de leurs chaussures. Contrairement à ce qu'on peut imaginer, je suis très à l'aise dans ce genre de composition.

- Ou avez-vous appris à être un peu, beaucoup, givré à l'écran ?

- C'est de naissance, si j'ose dire.

- Vous racontez, dans le livre, drôle, que vous avez écrit sur votre vie et intitulé "Aveugle d'une oreille", que vous descendez de Robin des Bois.

- C'est vrai. Par ma mère. Mais je rappelle aussi que mon père était alcoolique. C'était vrai. Il se vantait d'avoir pissé en état d'ébriété sur la quasi-totalité de la Couronne britannique aux Indes. Moi aussi, je l'étais, alcoolique. Ce n'est plus vrai. Ma mère, qui ne détestait pas l'alcool, elle non plus, ne se souvenait pas de l'endroit où elle m'avait mis au monde : dans une clinique, dans le caniveau ou dans un fiacre ? Elle s'était installée en ménage avec une riche héritière du royaume qui me détestait, souhaitait que je l'appelle "mon oncle" et voulait que je porte des robes parce qu'elle trouvait que c'était plus élégant que les pantalons. "Nous ferons une bonne petite femme de ce garçon-là", répétait-elle sans cesse. Affolé, je me suis rabattu sur les kilts. Je ne sais pas si ça m'a rendu plus facéteux, mais cela m'a certainement perturbé un peu le cerveau.

- C'est plutôt drôle, pourtant.

- Avec le recul, oui, mais mon enfance au milieu de femmes surexcitées et de fessées musclées, comme celles que je

recevais au collège d'Eton, ne m'a pas fait connaître que des moments plaisants. Il m'en est assurément resté quelque chose.

- Quand vous avez embrassé le rôle, à 39 ans, vous lui avez d'emblée trouvé et confié un style.

- J'y ai bel et bien été obligé. Après avoir accepté mon contrat, il m'a été donné trois jours pour composer le caractère de Steed et l'habiller. Là, j'ai tout inventé moi-même.

- Et vous lui avez taillé son costume sur mesure ?

- Tout à fait. J'ai pensé, pour cela, à mon grand-père et à mon père, qui étaient des graveurs de mode. J'ai eu l'idée de m'affubler d'un costume trois pièces gris que je n'ai jamais quitté. Je trouve que sa vêtue met l'audace de Steed en valeur. J'ai également pourvu le personnage - ce fut mon choix à moi, et à moi seul - d'un chapeau melon un peu spécial. Pas un vrai melon, mais un couvre-chef de cavalier, ainsi que d'un parapluie. Souvenez-vous : il n'a ni fusil ni revolver. Jamais. C'est un homme du XIX^e siècle cohabitant, en tout bien tout honneur, avec une femme du XX^e. Dans une série qui n'est pas autre chose que l'histoire d'un type portant un chapeau melon et d'une femme en tenue de cuir qui balance les messieurs pardessus son épaule, John Steed est un vrai gentleman, un authentique dandy. J'essaie de rester conforme à cette image, ici, sous un ciel toujours bleu, des palmiers éternellement verts et au pied de superbes montagnes couvertes de neige en hiver. Neuf mois par an, la température est à 25 degrés. Je m'aère et nage dans la piscine. Je soigne mes arbres fruitiers et j'oublie ainsi les folies amères de mon enfance. La vie d'artiste et le rôle de Steed m'ont apporté le salut. ■

INTERVIEW HENRY-JEAN SERVAT
PHOTOS ELSA TRILLAT



SA PARTENAIRE PREFEREE :
DIANA RIGG

Dans « Chapeau melon et bottes de cuir », Patrick Macnee a eu à ses côtés quatre jolies comédiennes britanniques. D'abord, Honor Blackman qui, James Bond gît dans « Goldfinger », fut la première à porter des vêtements de peau. Puis, au long des 187 épisodes : Diana Rigg (à g.), Linda Thorson (en ht) et Joanna Lumley (dessous).



A dr., Patrick MacNee devant ce qu'il appelle « le mur de la gloire » : photos de tournage de « Chapeau melon et bottes de cuir », avec Diana Rigg, sa partenaire préférée ; photos de films avec David Niven, Roger Moore et John Huston. A son bureau, il répond aux lettres d'admirateurs qu'il reçoit du monde entier, à côté d'un divan qui lui rappelle ses longues séances d'analyse.

